

## Le faubourg Gaillard et la gare, souvenirs d'enfance des années cinquante<sup>(2)</sup>

Parmi les personnes qui arpentaient assidûment le faubourg Gaillard, il y en avait une qui était spécialement guettée par les enfants du quartier à certaines périodes du mois : c'était M<sup>lle</sup> Devoyon, la bibliothécaire de la gare.



En route pour le concours, le défilé des pêcheurs faubourg Gaillard.

se hâter à pas rapides vers la salle d'attente de la gare pour ouvrir le kiosque de presse. C'était tout un cérémonial pour lever avec une perche munie d'un crochet l'immense rideau de fer qui occultait les rayons surchargés de livres et revues.

Nous guettions avec impatience le bruit caractéristique de l'ouverture de ce rideau métallique car il signifiait la mise en vente prochaine de nos illustrés préférés : Tintin, Spirou, Vaillant... hebdomadaires ou mensuels que nous étions (privilège extraordinaire) les premiers de la ville à acquérir. En effet, ils arrivaient en ballots ficelés à la gare, apportés par les trains et michelines, avant d'être distribués dans toute la ville. Quel plaisir de voir M<sup>lle</sup> Devoyon munie d'une paire de ciseaux débarrer ces illustrés très attendus et nous les tendre avec un regard amusé.

D'autres scènes rompaient aussi la vie tranquille du quartier. Par exemple, la livraison du lait frais par « la Catherine », la fermière de la ferme de Jarafy, de l'autre côté de la Vienne. Lors de la livraison hebdomadaire à la Coop du faubourg, elle avait l'habitude d'attacher sa carriole attelée à un âne à l'un des trois tilleuls de la rue Emile-Zola. Et c'était une joie pour nous gamins de détacher l'âne car l'animal repartait illico tout seul à la ferme... au grand

Il y avait aussi les cortèges qui parcouraient le faubourg au fil de l'an : le Carnaval qui descendait brûler sa Majesté sur le pont Notre-Dame, chez Piquette. La fanfare municipale qui défilait à certaines occasions, principalement le 8 septembre, fête de la ville. Les processions du mois de Marie qui transféraient la Sainte-Vierge de la collégiale à la chapelle Notre-Dame du Pont. Les défilés en musique des concours de pêche regroupant plusieurs centaines de participants, qui partaient de la salle des fêtes pour rejoindre la Vienne, lieu de leurs joutes piscicoles. La pêche, à l'époque – avec le rugby – était un des loisirs privilégiés des Saint-Juniauds qui disposaient de deux associations, « La Gaule » et « La Populaire ». Le point d'orgue était l'organisation du concours de pêche annuel.

Ces jours-là, la ville était en effervescence. Après le rassemblement des pêcheurs à la salle des fêtes, le cortège se dirigeait vers le pont Notre-Dame en descendant le faubourg Gaillard. Quel spectacle ! Tout d'abord, le porteur de la pancarte signalait la société organisatrice, puis l'Harmonie Municipale, dans un ordre impeccable, jouait des airs entraînants, enfin la cohorte des pêcheurs défilait, casquette ou béret vissé sur la tête, fagot de gaules et épauvette sur l'épaule, musette ou panier en osier en bandoulière, bottes ou cuissardes aux pieds. Cette foule bruyante et colorée marchait en devisant sur les emplacements de concours, rêvant à la meilleure place possible, car l'issue de l'épreuve dépendait pour beaucoup du « coup » qui leur serait attribué.

L'ouverture et la fin du concours étaient rythmées par la détonation d'un mortier – tiré par les pompiers – qui était perçue par la moitié de la ville ! Enfin, la remise des prix s'effectuait à la salle des fêtes, après un vin d'honneur – complété par des suppléments dans les bistrotts avoisinants – suivant les différentes catégories retenues : meilleur enfant, meilleur féminine, plus gros poisson, plus nombreuses prises, meilleur total de points... La convivialité était toujours présente !

PLUSIEURS fois par jour, aux heures de passage des trains, on pouvait voir sa petite silhouette caractéristique dam de sa maîtresse qui courait après en hurlant pour le stopper.

Jack Mazaud

## Un prix Goncourt à Saint-Junien

Marc Bernard (1900-1983) n'est certes pas le plus illustre des écrivains récompensés par le prestigieux prix Goncourt. Peut-être parce qu'il a été lauréat en 1942 – pour son roman *Pareils à des enfants...* – à une époque où la littérature n'était pas au premier rang de l'actualité. Mais c'est aussi le moment où le hasard le conduit à Saint-Junien. Il y vivra, discrètement, jusqu'à la fin de la guerre.

**S**ON ami Roger Grenier a écrit : *Je n'ai jamais connu une personne qui, autant que Marc Bernard, eût le travail en horreur. Il suffisait que l'on en proposât un à cet homme si bon pour qu'une lueur mauvaise s'allumât dans ses yeux.* (préface de *Vacances*, paru en 1953). C'est dire combien était singulière la personnalité de celui qui, par nécessité puis par choix, a toujours vécu dans la pauvreté. Orphelin de son père à trois ans, de sa mère à douze, il enchaîne les métiers manuels pour gagner sa vie, à Nîmes sa ville natale puis à Marseille et à Paris.

Passionné de théâtre, autodidacte, il commence à écrire et publie un premier roman en 1928. Remarqué par Henri Barbusse, il devient journaliste et écrivain, côtoie Jean Paulhan et André Gide. A la veille de la guerre, il rencontre une réfugiée juive autrichienne, Else Reichmann, qui va partager sa vie de bohème. C'est pour échapper à une arrestation que le couple quitte Nîmes en 1943, pour « un coin tranquille » du Limousin.

Dans *Vacances*, recueil des *moments privilégiés où il s'est senti vraiment libre* (Roger Grenier), Marc Bernard a consacré un chapitre à ce séjour limousin. Une vingtaine de pages qui expriment, après les terreurs et les privations du début de la guerre, l'apaisement procuré par la beauté de la campagne et la simplicité de ses habitants :

*Et il y avait la Glane et la Vienne, les matins perlés où l'eau fume sous les peupliers, les longues balades dans la douce campagne limousine, notre étonnement d'habitants des villes qui découvrent les quatre saisons.*

*Nos fenêtres s'ouvraient sur le spectacle d'un monde toujours nouveau : la rivière tournant entre deux plis de terre, la route de Saint-Junien craquante et blanche en hiver, frissonnante en été.*

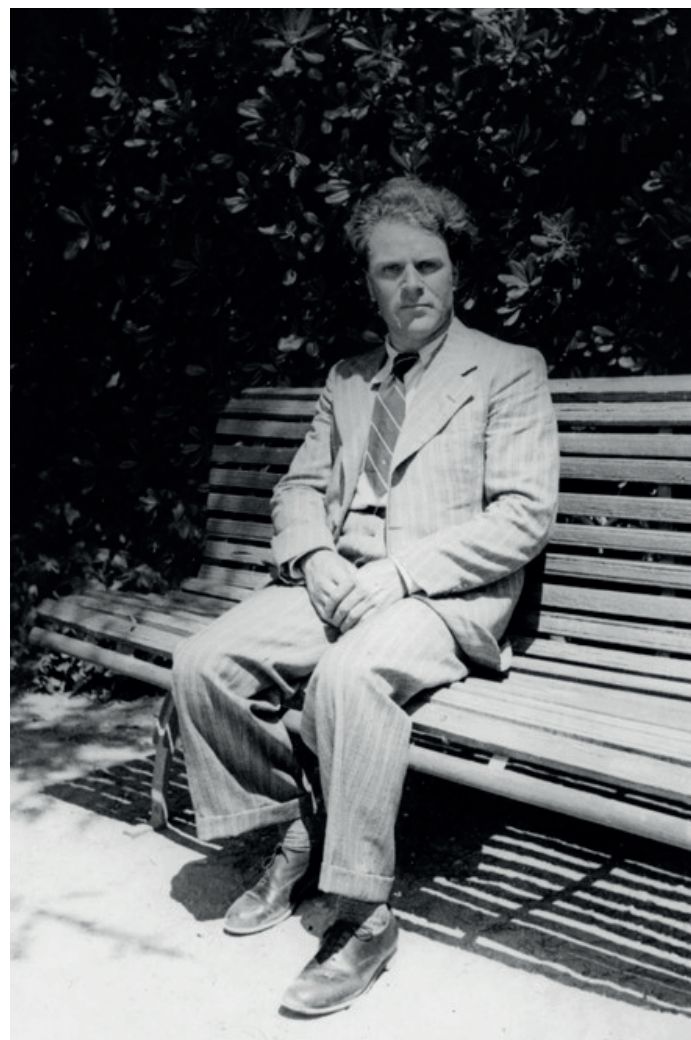
*Dans la folie grondante il y avait ce refuge avec ses oiseaux, ses lumières, son ciel, avec sa pureté et sa douceur originelles miraculeusement protégées. Il nous était permis une fois encore de goûter à la splendeur du monde.*

*L'homme, ailleurs hideux et n'ayant dans son sang que la haine, ne nous approchait que sous son apparence la moins inquiétante : il se souciait du temps, de la récolte. Nous ne voyions autour de nous que des gens penchés sur les prés, allant d'un pas assuré d'un champ à l'autre, ratisant trèfle et luzerne, fendant le bois, nourrissant les bêtes.*

Mais la guerre rattrape l'écrivain dans sa retraite. En juin 1944, il est de ceux qui découvrent Oradour-sur-Glane au lendemain du massacre : *...en rentrant d'Oradour, je revoyais des cadavres d'enfants aux chairs cuites, des ossements carbonisés portés au cimetière dans des lessiveuses par de jeunes prêtres masqués, un rosier avec ses feuilles vertes devant une maison en ruines, la longue rue charbonneuse, et une tête noire de vache dans son collier de fer.*

Marc Bernard publie en 1944 un des tout premiers textes sur le massacre, *Oradour-sur-Glane, le village exterminé.*

Frank Bernard



Marc Bernard, prix Goncourt 1942.

### Le Dossier du Chercheur d'Or n°14

Les Cordeliers à Saint-Junien, 1230-1790  
Saint-Junien des années 1950, sous la plume de *Déclic*

EN VENTE À LA MAISON DE LA PRESSE  
80 pages nombreuses illustrations, 15 €

# Quand Saint-Junien nourrissait Saint-Junien

À l'heure où « les circuits courts » apparaissent – à juste titre – comme un des moyens de lutter contre le réchauffement climatique, il nous a semblé intéressant d'évoquer le temps où le problème ne se posait pas car la population de Saint-Junien se nourrissait alors essentiellement de ce que fournissaient les agriculteurs de la commune.



Un banc de maraîcher sous les halles, vers 1955.



La charette aux légumes d'Henri Délias remise depuis longtemps.

EN 1950, Paris vivait encore de sa ceinture maraîchère, une zone d'exploitations agricoles autour de la capitale qui l'approvisionnait en légumes frais, fruits et lait. Saint-Junien, à son échelle, avait aussi sa « ceinture verte », plutôt une « avenue verte » car la plupart des fermes maraîchères de la commune (8 sur les 12 que nous avons recensées) étaient installées le long de la route de Saint-Brice, sur le versant ensoleillé de la Vienne : Le Petit-Saint-Auvent, Le Désert, Le Terme Rouge, Bellevue du Midi, Le Belvédère... (voir la liste). Parmi les autres exploitations, signalons celle d'Henri Délias sur la route de Limoges et celle de Pierre Pataud en bord de Vienne.

Chaque jour, sauf le dimanche, les maraîchers apportaient en ville leur récolte quotidienne, selon la saison : pommes de terre, poireaux, salades, choux, carottes, haricots, radis, tomates... Pour le transport, les automobiles avaient remplacé les charrettes à âne d'avant-guerre. Dès 7 heures du matin, chaque fermier – ou fermière – installait son banc attiré sous les halles, disposant avec soin ses légumes dans l'attente des premières ménagères. Une matinée laborieuse commençait alors, sous les halles bruyantes des conversations familières et traversées de glacials courants d'air.

Certains de ces agriculteurs apportaient aussi le produit de la traite de leurs vaches, voire des fromages de leur fabrication. Le lait était collecté au pied de la collégiale

avec celui d'une douzaine d'autres producteurs, mesuré avec le décalitre puis réparti entre les différentes épicerie de la ville par madame Goujaud, employée du syndicat des laitiers. Les maraîchers livraient aussi des légumes aux épicerie, ponctuellement. Quant à Henri Délias, il descendait chaque jour de sa ferme des Versannes en poussant une longue charrette chargée de légumes qu'il vendait tout au long de la rue Lucien-Dumas à une fidèle clientèle de particuliers.

C'était les années 1950 et 1960. Depuis, les marchandises venues de l'Europe méditerranéenne et de régions plus lointaines encore ont remplacé les produits locaux. Notre alimentation est devenue dépendante de fruits et légumes cultivés de manière intensive, transportés à longue distance et vendus quelle que soit la saison dans les grandes surfaces. Notre santé, l'économie du pays, la sauvegarde de la planète nous poussent à revoir nos comportements. Mais les fermes maraîchères de

Ferme	Exploitant	Ferme	Exploitant
Nancy	Barthélémy	Bellevue du Midi	Bouby
Le Petit St-Auvent	Fougeras	Le Belvédère	Desbordes
L'Ermitage	Aucher	Route de Fayollas	Teillet
Le Terme Rouge	Izaret	Les Viqueries	Barthélémy
Pré Courant	Léonard	Les Versannes	Délias
Le Petit-Grammont	Rougier	Chemin du Goth	Pataud

Saint-Junien ont disparu et leurs bonnes terres agricoles sont menacées d'être toutes transformées en lotissements ou en zones commerciales.

Frank Bernard

## Un colporteur de mercerie à Saint-Junien

L'Histoire n'aurait rien retenu de Mathurin Lambert si un notaire de Saint-Junien, Jacques Massias, n'avait été sollicité ce 25 juin 1665 par la famille du défunt pour dresser un inventaire après décès de ses maigres biens.

L'ACTE est passé en présence de son fils Guillaume Lambert et de son gendre Martial Reymond, tous deux habitants du village de Cicioireix. Il s'agit de faire l'inventaire d'une balle de mercerie retrouvée dans l'auberge de Clément Berthet, où le colporteur semble avoir rendu son dernier souffle. Ce ballot qu'il devait porter accroché à un bâton constituait le fonds de commerce du mercier ambulancier. Il contenait les produits qu'il proposait à la vente dans les campagnes des environs et sur les foires.

Mathurin est en fait ce qu'on appelle un marchand-colporteur, désigné aussi sous le nom de « porteballe » ou de « mercerot ». C'est un homme du pays et non pas un de ces itinérants venant de loin pour proposer des marchandises exotiques. Ses enfants habitent tout près de Saint-Junien, à Ciciaureix ; il a donc de la famille sur place qui aurait pu l'héberger et pourtant il est mort dans l'auberge de Clément Berthet qui a conservé son ballot de mercerie. Mathurin aurait-il eu une dette envers lui, ou bien l'aubergiste était-il son fournisseur ? Nul ne le sait.

Comment exerçait-on ce métier à cette époque ? Certains colporteurs annonçaient leur arrivée dans un village en

soufflant dans un cornet de cuivre, d'assez loin pour laisser le temps aux gens d'attacher les chiens et éviter de voir sortir les fusils. D'autres avaient un cri ou un chant facilement reconnaissables. Ils venaient pour présenter leur marchandise aux filles et aux femmes, la mercerie n'intéressant guère les hommes, qui de toute façon sont souvent dans les champs quand il passe.

Le petit commerce de Mathurin se compose d'une multitude d'objets : des pièces en cuir (bourses, ceintures, lacets et aiguillettes), des tissus de couleur (toiles de laine et de coton), des objets de métal (couteaux, ciseaux, rasoirs, broches à faire les bas et petits crochets pour filer), des articles de mercerie (fil, galons, cordons, boutons) et des chapelets. Cliché emblématique du colporteur, il vend aussi des almanachs et des images pieuses... ou pas. Dix-sept pierres de fusils sont retrouvées dans un petit sac de toile ; la pierre à fusil est un morceau de silex qui servait à enflammer la charge des fusils en produisant une étincelle, à moins qu'il ne s'agisse de simples pierres à aiguiser qui portent aussi le nom de fusils dans nos campagnes.



Le porte-balle, dessin de Karl Girardet paru dans Le Magasin pittoresque, 1851

Michel Moreau

## Le Printemps des cimetières

13 et 14 mai 2023, 14 h-18 h

*Cimetière, des symboles à redécouvrir*

Promenade guidée ou autonome à la découverte des symboles funéraires dans le décor des tombes.

